

Trimardeur vingtième siècle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Association Juste Olivier.

Le comité de l'association Juste Olivier adresse au public l'appel suivant :

Le 17 février 1905 une réunion publique, convoquée dans la salle du Conseil communal de Lausanne, a élu un comité chargé d'organiser la célébration du centenaire de notre grand poète national Juste Olivier.

M. Marc Ruchet, conseiller fédéral à Berne, a bien voulu accepter la présidence d'honneur de ce comité. M. C. Decoppet, conseiller d'Etat, à Lausanne, le préside effectivement. De nombreuses adhésions lui sont parvenues des cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève. Il a été déjà décidé :

1^o De faire placer des plaques commémoratives et artistiques à Eysins, village natal d'Olivier, et à Gryon, son séjour de prédilection, pour le 18 octobre 1907, date du centième anniversaire de la naissance du poète ; 2^o de constituer un fonds en vue de faire élever plus tard, à Lausanne, un monument plus considérable ; 3^o d'ouvrir une campagne de conférences destinées à faire connaître au public de nos villes et de nos campagnes l'œuvre si riche et si variée du patriote dont le rêve était « de faire parler le génie caché dans tous les lieux qu'il aimait. »

Pour intéresser à son œuvre un plus grand nombre de personnes, le comité d'initiative, dans sa séance du 17 février 1906, a décidé de fonder une Association Juste Olivier.

Tous les admirateurs et toutes les admiratrices d'Olivier, tous les Suisses romands ou allemands, les étrangers, même, qui lui sont reconnaissants de nous avoir révélé par la poésie et par l'histoire les beautés inconnues de notre pays, tiendront à honneur de s'associer à l'hommage qui doit être rendu l'année prochaine à sa mémoire.

Une cotisation annuelle de 2 francs, ou un versement unique de 50 francs au minimum, permettra à chacun de collaborer, dans la mesure de ses forces, à cette œuvre de justice et de réparation.

Plus que jamais il convient à notre époque de resserrer les liens qui nous unissent dans l'amour du sol natal, dans l'admiration de notre belle nature et dans le culte de nos traditions nationales. Juste Olivier a été le chanfre inspiré de nos campagnes, de notre lac, de nos montagnes, de notre peuple et de notre liberté. Vous voudrez certainement contribuer à lui élever un monument digne de lui.

Nous avons donc l'honneur de vous demander d'adhérer à l'Association qui portera son nom, et de retourner dans ce but le bulletin inséré en quatrième page de ce journal, au caissier de l'association, M. Henri Bersier, bibliothécaire cantonal, à Lausanne.

L'utilité de l'histoire.

Un professeur de théologie disait à un de ses collègues de la Faculté d'histoire : « Je puis me vanter de savoir sur le bout du doigt tous les noms des personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ainsi que la date de tous les événements bibliques ; eh bien ! le croiriez-vous, je m'embrouille perpétuellement quand on me demande l'âge d'un de mes neuf enfants. »

— Moi, repartit le professeur d'histoire, j'ai adopté un petit système qui fait que je m'y reconnais toujours. Ainsi, j'ai trouvé que mon fils

ainé est venu au monde 2300 ans après Socrate ; que mon deuxième garçon est né 2000 ans, jour pour jour, après que Tiberius Gracchus eût déposé le tribun Octavius ; qu'Emilie, ma fille cadette, aurait 1500 ans si elle avait assisté au début de la grande migration des peuples ; que ma chère femme enfin naquit 1800 ans après la mort de Tiberius César. Comme vous le voyez, c'est excessivement simple.

La belle affaire ! — Dis-voï, Daniet, as-tu lu, dans les papiers, cette vieille Espagnole qui a cent vingt-cinq ans ?

— Ouai ! je dis pas. Mais c'est pas une affaire ! Si mon grand-père — tu sais bien, l'Antoine du moulin, — n'était pas mort y a quelques années, il aurait à présent cent deux ans. Ouai ! cent deux !

A la 4^e page. — Annonce trouvée, l'autre jour, dans un de nos journaux romands :

« Drapeaux pour sociétés sans coutures, en toutes nuances et dimensions, et décorations en tous genres ; vingt-huit ans de succès dans cette spécialité ; dessins et prix expédiés franco. »

Trimardeur vingtième siècle.

Sur le poussier blanc des routes,
Sac au dos, trique à la main,
Chemineau va son chemin,
Chemineau truchant des croûtes.

Pied en sang et front en eau,
Ah ! chemine, chemineau !

La graisse point ne le charge :
Il n'a rien dans son bedon
Qui rentre sous le cordon
De sa culotte trop large.

Ainsi chante le poète Richepin, mais son *chemineau* est un rêve littéraire ; ce brave homme intelligent, laborieux, honnête et bienfaisant, dont le seul défaut est un amour exagéré du grand air, du grand soleil et des grandes routes, est une création purement idéale, la réalité est toute autre.

De même les braves « compagnons » qui, au siècle passé faisaient leur tour de France ou d'Allemagne en travaillant, ne sont plus guère qu'un souvenir. L'apprentissage fini, ils prenaient le grand chemin, sac au dos, bâton en main, et s'en allaient gaîment vers quelque cité industrielle pour s'y perfectionner, et leur instruction professionnelle terminée, ils rentraient au pays.

Ces mœurs sont lointaines. Aujourd'hui, le trimardeur n'a d'autre métier que de trimarder. Il ne cherche ni travail ni emploi, il voyage aux frais du prochain. Philosophe, il a résolu le problème de la vie heureuse. Ce n'est point un dément, et il ne le faudrait pas confondre avec ces malheureux atteints de folie ambulatoire et qui vont droit devant eux, poussés par une force irrésistible, obéissant à une pensée délirante, vaguant sans répit — tel le juif-errant de la légende — à la recherche d'un bien chimérique, d'une panacée miraculeuse, ou à la conquête de quelque pays de cocagne, décollant de lait et

de miel. Ceux-là n'ont d'autre guide que la fantaisie et l'égarément de leur cerveau. Ont-ils même un but ? Rêvent-ils un idéal ? Qui le dira ?

Mais le trimardeur pratique est bien différent. Son but, c'est vivre, tout simplement : boire, manger, dormir et le reste... sans bourse délier et, surtout, sans labour aucun. « Tirer le pied de biche » pour mendier à droite et à gauche ; loger dans les postes de police pour économiser les quelques sous récoltés et les consacrer ensuite aux chopines et aux cartes ; profiter de toutes les aubaines, honnêtes ou pas ; bref, réaliser avec art le parasite social, telle est l'œuvre du chemineau contemporain.

Avec art, ai-je dit ? L'expression n'a rien d'excessif. N'est pas bon trimardeur qui veut. Le diplôme ne s'obtient qu'à la suite de longues études et de nombreuses expériences, parfois pénibles. Il faut avoir beaucoup « rôdé », beaucoup vu et beaucoup retenu. Le trimardeur en voyage observe et note en sa mémoire les « qualités » des étapes. J'en connais un qui eût pu rédiger l'*Almanach des Châteaux de France*. Le pays lui était familier sous tous les rapports et, en particulier, sous celui de la mendicité. Tel village est bon, tel autre médiocre, tel autre mauvais. Tel curé donne quatre sous, tel autre donne des vivres, tel autre des bons de soupe. Ce gaillard énumérait par leur nom les riches fermiers, les châtelains généreux, les domesticités complaisantes. Il savait les chiens enchaînés et les chiens sans attaches. Il indiquait les gendarmes compatissants et les gendarmes rigides.

Lorsque je rencontrai cet intrépide voyageur, il revenait d'un tour en France, en Espagne, en Italie. Deux ans durant, il avait couru les grands chemins sans « battre un coup ». Et, de ce vagabondage ininterrompu, il gardait certains souvenirs, des souvenirs du ventre, surtout.

— Mauvais pays, la Provence ; on n'y mange pas, mais pour le vin, c'est comme l'Espagne, bigrément chouette... Quatre sous le litre... Les gens vous le donnent pour rien quand on chine... Pour ça, c'est coquet... J'en eu posé deux cuites par jour... Seulement, rien à boulotter... Ils gardent leur pain, ces rosses-là. Et puis, pour coucher, rien de fait... Les paysans n'hébergent pas. En Espagne non plus, mais on y mange... On ne vous refuse pas un bout de pain qu'on vous tend comme ça, en ouvrant à peine la porte... Et qu'il faut se dépêcher de le prendre si on ne veut pas se faire pincer les doigts... Aye donc !... Avec ça, des sardines, du sel... C'est commun ; les épiciers en donnent, les paysans aussi... En Italie, on couche dans les fermes... Les gens sont pauvres, mais pas méfiants... Quant à la Suisse, hum ! voilà. Ça dépend des cantons. Vaud n'est pas mauvais... Il y a les pasteurs...

A cette idée, il riait. Sa liste d'ecclésiastiques était fort complète. Trois fois il avait « tapé » le même avec la même histoire : sortie d'hôpital, sans le sou, femme dans la misère, enfants sans souliers et sans pain ; trouverait du travail à Neuchâtel, mais n'a pas d'argent pour prendre

le train... Jusqu'à ce que l'excellent pasteur, ému, — dont il me dit très bien le nom et l'adresse — se laissait subtiliser quelque argent.

— Quelle noce ! monsieur.

Mais la vie n'était pas toujours si douce. Parfois, il fallait « refléter la comète », dormir à la belle étoile, et c'est une étoile qui, fort souvent, n'est pas si belle qu'on le dit. Il y a à craindre d'être dérangé par des fonctionnaires curieux et même indiscrets qui ne voient pas d'un bon œil les amateurs de promenades nocturnes.

— Aussi, voyez-vous, j'ai un truc pour refléter la comète sans faire de pétard. Les ponts, les maisons en construction, les hangars, tout ça n'est rien du tout. Faut aller dans les cimetières. On est tranquille. Et puis, quelquefois, il y a des caveaux de famille qui ne sont pas fermés. Alors, là-dedans, on est comme chez soi. Pas le risque qu'un « cogne » n'y mette le nez. Ils ont trop la frousse. Ce n'est pas que je sois sans papiers, non ! non ! regardez plutôt. Et puis que les « médailles de sauvetage » n'y manquent pas.

Et ce disant, il exhibait un carnet d'ouvrier et un passeport où les sceaux des consuls, vice-consuls, commissaires, maires, syndics, etc., constituaient ces « médailles » nombreuses dont il se montrait fier. Les deux documents étaient soigneusement enveloppés dans une loque non moins soigneusement ficelée.

— Avec ça, on va partout, m'sieu, mais il y a des moments où la guigne s'en mêle. Les cognes vous relancent pour des bêtises, des petits trucs, rien du tout, quoi ! Et, ma foi, c'est un ou deux mois de clou. En hiver, ça ne gêne pas, au contraire, mais en été, c'est pas drôle... Enfin, faut se contenter.

Possédant à fond l'art de ne rien faire ou de ne faire que le strict indispensable, le vrai trimardeur n'a pas à craindre d'être retenu dans quelque ferme pour y gagner sa couche et sa soupe. Les travailleurs ne tiennent pas à lui. Son exemple, sa paresse insouciance, sa maladresse voulue, sont d'un mauvais effet sur les ouvriers. On l'évite le plus possible. Et il ne s'en plaint pas.

D'ailleurs, il ne se plaint de rien. Il a même des mots drôles pour narguer la misère.

— On n'a faim que lorsqu'on a l'habitude de manger.

— J'ai deux chemises : l'une qu'on m'a promise et l'autre qu'on va me donner.

Parlant d'un paysan qui, un jour de grande chaleur et de gosier sec, lui offrit de l'eau :

— Si j'avais eu une « soif d'eau », il y a assez de fontaines sur le chemin... Pas besoin de demander à boire.

Et il ajoutait avec une indignation très sincère :

— C'est-il pas honteux dans un pays de vignobles ?

Somme toute, ce trimardeur n'est ni bon, ni mauvais. Il a les défauts et les vices des hommes, mais ses guenilles, matérielles et morales, ne couvrent point assez sa misère. Peut-être, parfois, ne fait-il pas une scrupuleuse différence entre le bien d'autrui et ses biens propres et ne professe-t-il qu'un respect limité pour le droit du voisin ? C'est possible, c'est même probable. Tout philosophe qu'il est, ce trimardeur n'a point encore acquis ce commencement de la sagesse qui se manifeste par une salutaire crainte des gendarmes et une aversion instinctive pour le juge d'instruction.

Il y viendra sans doute, mais ce progrès moral ne le réhabilitera point aux yeux de la foule. Ce que l'homme pardonne le plus difficilement à son semblable c'est de ne pas avoir d'argent. Or, le trimardeur n'en a guère.

LE PÈRE GRISE.

Le rire révélateur.

Gage que vous ne vous doutiez pas, aimables lectrices, graves lecteurs, que l'on peut, à sa

manière de rire, reconnaître le caractère d'une personne ?

Il y a autant de genres de rires que de voyelles.

Qui rit en A est franc, inconstant, amoureux du bruit et du mouvement.

Les flegmatiques et les mélancoliques rient en E.

La générosité des sentiments, la hardiesse des mouvements se trahissent dans le rire en O. Que le sexe faible y prenne donc garde.

En I I I rient les enfants, les naïfs, les serviables, les dévoués, les timides, les irrésolus et... les blondes. Cela ne veut pas dire que ces dernières soient toutes naïves.

Arrière ceux qui rient en U, avarés, hypocrites, misanthropes !

Et maintenant rions, rions quand même. « Le rire est le propre de l'homme ! » a dit un vieil auteur qui s'y connaissait bien.

Mais, mais, m'sieu le président ! — C'est au tribunal.

— Accusé, vous avez déjà subi quatre condamnations pour vol, escroquerie, vagabondage et voies de fait. Est-ce vrai ?

— Oui, mais ce n'est pas gentil de me rappeler ça, m'sieu le président.

— Vous dites ?

— J'ai ma fiancée dans la salle et ça peut me faire du tort.

MORCEAUX A DIRE

Le promeneur.

LA bas, au détour de la rue,
Où si nombreux sont les passants,
A sa fenêtre est apparue
— J'en ai l'âme encor tout émue —
Jeune fille simple, ingénue,
Jeune fillette de quinze ans.

Douce et rosée est sa figure ;
Noirs, ses grands yeux ; noire sa chevelure.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

✱

C'était l'heure fraîche et tranquille
Où se lève le vent du soir.
Et promeneurs gagnant la ville,
Jeune garçon au pas agile,
Grave mari, vieillard débile,
Tous se détournent pour la voir.

Et moi, quand je passai près d'elle,
Je regardai longtemps, longtemps la belle.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

✱

Sur un bouquet de violette
Ses longs regards restaient fixés.
Pensive, elle était là, seulette,
Oubliant la foule indiscrete,
Et laissant son âme distraite
Se voiler de ses yeux baissés.

Et cependant, faut-il le dire ?
J'ai cru, moi seul, rencontrer son sourire.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

✱

Ce fut pour moi bonheur suprême !
Et, bien que j'aie été muet,
Dès lors, il me semble à moi-même
Que ma rougeur, mon trouble extrême,
A mes amis disent que j'aime,
A tous veut livrer mon secret.

Mais, puisqu'on sait que je l'adore,
Là-bas, je veux passer, passer encore.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

(Les deux voix.)

JUSTE OLIVIER.

Deux pour un. — Un agriculteur avait fait l'acquisition d'une vache « prête au veau ». Il l'expédia chez lui par chemin de fer.

Durant le trajet, la vache mit au monde un joli petit veau, dont l'administration du chemin de fer fit naturellement payer aussi le transport.

Le paysan récrimina.

— Ça m'étonne, fit-il ; chaque fois que ma femme est allée en chemin de fer avec un de mes enfants et qu'elle l'a pris sur ses genoux, on ne lui a rien fait payer pour le bouèbe.

— Je le crois, répondit l'employé du train, mais il fallait dire à votre vache de prendre son veau sur ses genoux.

Le paysan sourit, paya et, tout en regagnant la porte :

— Au revoir, mossieu, je vois bien qu'y a rien à faire avec vous.

Enigmes.

UN maître d'école bernois, M. H. Zahler, amoureux des vieux adages, proverbes, dictons et devinettes, a demandé, un jour, aux élèves de l'Ecole secondaire de Münchenbuchsee de lui écrire toutes les énigmes qu'ils connaissaient, non pas celles qu'ils avaient trouvées dans les gazettes, mais uniquement les énigmes à eux posées par leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs amis et connaissances. Pour ne gêner en quoi que ce soit la liberté des écoliers, M. Zahler les a priés de lui livrer leurs listes sans les signer. Il a obtenu ainsi des centaines de fiches, portant des devinettes de tout genre : ingénieuses, poétiques, sentimentales, naïses, ou avec un double-sens assez souvent rabelaisien. La collection en a paru dans les fascicules 2 et 3 des *Archives suisses des traditions populaires*, de 1905. Nous en traduisons un certain nombre qui pourront peut-être intéresser les jeunes lecteurs du *Conteur*. Les solutions de ces énigmes paraîtront dans le prochain numéro.

1. Quelle est la route qui n'a pas de poussière ?
2. Quelle est la reine qui n'a pas de trône ?
3. Quel est le roi qui n'a pas de palais ?
4. Que fait le coq lorsqu'il se tient sur une patte ?
5. Pourquoi la cigogne ne se tient-elle que sur une patte ?
6. A quoi ressemble une demi-lune ?
7. Je connais deux frères jumeaux. Quand l'un se met à pleurer, l'autre en fait autant.
8. J'ai des aiguilles et ne saurai jamais coudre.
9. Qu'est-ce qui, sans se lasser, tourne autour de l'arbre ?
10. Qu'est-ce qui, malgré toutes ses plumes, ne peut pas voler ?
11. Vide ou plein, j'ai toujours le même poids.
12. Que trouve-t-on dans tous les pots à lait de la ville de Berne ?
13. Qu'est-ce qui brûle sans être chaud ?
14. Pourquoi l'église est-elle au milieu du village ?
15. Quelle est la différence entre un dragon et une pomme bovarde ?
16. Où entre-t-on quand on a vingt ans ?
17. Que font les douze apôtres au ciel ?
18. Qui parle toutes les langues ?
19. Combien d'œufs crus peut-on avaler quand on est à jeun ?
20. Quand le fou est-il sage ?
21. En quel mois les femmes parlent-elles le moins ?
22. Qu'est-ce qui meurtrit sans être dur ?
23. Quel est, à l'église, l'être qui est au-dessus des fidèles, au-dessus même du pasteur dans sa chaire ?
24. Dites-moi quel est le lit le plus long du monde.
25. Qui est-ce qui ne peut rester tranquille dans son lit ?
26. Combien de lettres y a-t-il dans la Bible ?
27. Quel est le coup qui ne blesse pas ?
28. Je vois quelque chose traverser la prairie, sans brouter, puis descendre au ruisseau, se pencher sur l'onde et ne pas boire. Qu'est-ce donc ?
29. Quelle différence y a-t-il entre une souris et un chameau ?
30. Devant qui les gens même les plus impolis s'empresment-ils d'ôter leur chapeau ?
31. Pourquoi le coq ferme-t-il les yeux en chantant sa chanson ?
32. Où les lièvres, les blaireaux et les renards se souhaitent-ils une bonne nuit ?